



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrétiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Du salut, & des faux pretextes que les gens du monde apportent touchant
cette importante affaire,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46072](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46072)

connu : retirez-vous de moy , vous qui faites des œuvres d'iniquité. *Matth. 7.*

Du Salut , & des faux pretextes que les gens du monde apportent touchant cette importante affaire.

I.

Que sert à un homme de gagner tout le monde , s'il vient à se perdre luy-même , & quelle échange pourra compenser la perte qu'il aura faite de son ame , s'il est damné ? Il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel : nul milieu entre ces deux extremitez ; la disjonctive est effroyable : Si je ne suis pas Saint , je seray damné pour une éternité. *Matth. 16.*

Si nous nous sauvons , toutes les disgraces passageres du monde , naissance obscure , condition vile , indigence , maladie , mépris , rien ne pourra en aucune sorte , alterer nôtre souverain bonheur ; si nous nous damnons , toute la felicité passagere du monde : qualité , rang , employ , puissance , honneurs , opulence , plaisirs , rien ne pourra en aucune sorte nous garentir d'un souverain malheur. Que vous en semble ? nous importe-t-il

beaucoup de nous procurer une éternité heureuse ?

Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Suis-je malheureux dans le monde, j'ay esperance d'être heureux dans l'autre vie. Dans l'affaire du salut il n'y a point de ressource, & quiconque se damne, il est damné pour toujours. Comprend-t-on de quelle importance, & de quelle consequence est cette affaire ?

Mais en avons-nous quelque autre ? & ce qu'on appelle grandes affaires, maniment de Finances, negociations des Princes, siege de Places; dans chaque famille, negoce, procès, trafic, si tout cela ne sert à faire son salut, ce ne sont plus que des amusemens d'enfans, à quoy le monde a donné le nom d'affaires : croyons-le, ou ne le croyons pas, c'est une verité immuable. Nous n'avons qu'une seule affaire à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées; seule digne de tous nos soins, seule qui demande tous nos soins, & la seule qui dépende de nos soins. De bonne foy la regardons-nous comme telle ?

Quelle est la surprise d'une ame en

fortant du monde, dit un grand Serviteur de Dieu, lors qu'elle voit l'inutilité des choses qui l'ont occupée, & l'indispensable nécessité de la seule qu'elle a négligée. Elle a laissé après elle dans le monde, tout ce qu'elle y possédoit, & tout ce qui avoit pour elle quelque sentiment de tendresse, parens, amis, biens, palais, grandeurs, reputation, heritages; & elle ne trouve dans la region où elle entre, qu'une effroyable pauvreté, nulle bonne œuvre, nul mérite devant soy: elle connoît, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupé étoit indigne de ses soins. Seule, éperdue, étonnée de ce que tout luy a échappé, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit est passée, & qu'elle se trouve les mains vuides devant son Juge qui va décider de son sort éternel selon ses œuvres: quelle douleur ne sent-elle point? quel desespoir d'avoir si peu pensé à son salut?

Mon Dieu! quelles reflexions fait un homme, au moment qu'il voit cette carriere immense de l'éternité s'ouvrir devant ses yeux, & luy représenter ou une félicité consommée, une félicité sans mesure & sans bornes, ou un malheur

infini. Comment, & de quel œil regarde-t-il tous les événemens humains, afflictions, décadences, pertes, renversement de fortune? Quel jugement formera-t-il de tout ce qu'on appelle grandes affaires, vie heureuse, riches établissemens, beau monde, divertissemens, plaisirs? Regrette-t-il les occasions qu'il a eues de se distinguer & de faire fortune? Que pense-t-il de tout ce qui nous amuse & nous enchante sur la terre? Mais que pense-t-il du bonheur ou du malheur de l'autre vie, & qu'en penserons-nous nous-mêmes à ce dernier moment?

C'est alors que l'affaire de l'éternité paroît seule une affaire, qu'elle paroît une grande & importante affaire, & qu'elle se fait voir dans un grand jour. Toutes les inquietudes, toutes les esperances, toutes les joyes, tous les projets d'une ame pendant le cours de sa vie mortelle disparoissent & s'évanoüissent en un moment; il ne luy reste plus que la honte, & le regret de s'être malheureusement égarée. Mais quel desespoir de penser qu'il n'y a plus de remede, plus de retour.

S'agissoit-il d'un employ, d'un éta-

blissement, d'une fortune pour le reste de mes jours ? Mais de quelle durée devoit être ce reste ? Helas ! vingt ou trente ans, mettez - en même davantage, qu'est-ce que tout cela par rapport à une éternité ? Tout ce qui finit, dure peu. Il ne s'agissoit de rien moins que d'être souverainement heureux, ou souverainement malheureux pendant toute une éternité ; car ce salut dont on nous parle tant, & dont on est si peu touché, n'est pas autre chose ; & quelque autre soin peut nous occuper durant cette vie ?

Mais je n'y pensois pas. Et à quoy pensiez-vous donc ? Et tout ne vous portoit-il pas à y penser ? Et pour n'y avoir pas pensé serez-vous moins malheureux ? êtes-vous moins coupable ?

Vous n'étiez sur la terre que pour travailler à vôtre salut : c'est une des premières leçons de Religion que vous avez apprises ; & quel homme sensé oseroit se persuader qu'il y fût pour une autre fin ? Y a-t-il quelque autre chose au monde qui puisse, ou qui doive entrer en comparaison avec le salut éternel ? & c'est la seule chose qu'on neglige.

Quelle attention à l'armée, au bar-

reau, dans le negoce, & dans toutes les conditions de la vie civile pour en remplir tous les devoirs ! S'oublie-t-on ? aussi-tôt on est relevé : que de surveillans, que de maîtres pour vaincre nôtre lâcheté, & corriger la negligence ! Mais un enfant, un domestique, un amy, neglige-t-il, oublie-t-il la grande affaire de son salut ? Quel soin prend-on de l'avertir ? Ne diroit-on pas que le salut n'est pas même un devoir, & encore moins une affaire ?

Quel charme nous aveugle, quel enchantement nous seduit ? On est raisonnable, on est sage en toute autre chose ; il semble qu'on n'est stupide & déraisonnable qu'en matiere de salut, c'est-à-dire, en la seule chose où il importe d'être sage. Car qu'importe au plus habile homme de l'univers, au plus puissant Monarque du monde, d'avoir réussi, brillé, vaincu, triomphé sur la terre, s'il est damné ?

La plûpart des hommes courent, s'avancent, sans envisager la fin où ils doivent aboutir, pourvû qu'ils sçachent multiplier les amusemens qui les distraient, & les charmes qui les empêchent d'appercevoir le précipice où leur voye

les conduit, ils sont contents; est-ce là être sage?

L'embarras des affaires du monde, le soin d'une famille, les devoirs d'une charge, les divertissemens, les plaisirs mêmes nous détournent, & ne nous laissent pas le loisir de penser à nôtre salut; s'il nous reste encore une teinture de religion, un rayon de bon sens, dès lors qu'une chose nous empêche de travailler à nôtre salut, nous doit-elle être pour nous un plaisir, un devoir, une affaire?

Il n'y a point d'employ ni d'état, qu'il ne fallût quitter, s'il étoit incompatible avec le soin du salut. On jette tout dans la mer pour éviter un naufrage. Une éternité bienheureuse vaut bien une vie de quelques jours. Cependant il est certain qu'il n'y a point d'emplois qui ne puissent conduire au Ciel, quand on les prend dans les vûes de Dieu. Les Saints ont fait servir à leur sanctification, les mêmes occupations dont les réprouvez ont fait un si méchant usage. Ce sont nos passions qui nous embarrassent, & non pas nôtre état.

I I.

Mais de quoy s'agit-il ? Ne diroit-on pas à voir le dégoût de la plûpart des gens , que le salut est quelque chose de fort indifferent ; qu'il importe peu d'être damné ; qu'on nous sera même fort obligé , s'il nous plaît de ne nous pas perdre ?

C'est pour cela qu'il est besoin d'exhorter vivement les Chrétiens de travailler à leur salut , & qu'il faut faire de grands raisonnemens pour leur prouver qu'ils ne doivent pas se precipiter dans les enfers ; qu'ils ne doivent rien oublier pour éviter un malheur éternel , & pour se procurer une éternité bienheureuse. Mais à quelle sorte de gens est-on obligé d'apporter des raisons , pour leur persuader qu'ils ne doivent pas se jeter dans la mer , ou qu'ils doivent faire quelques efforts pour se tirer d'un incendie ?

Quand on pense sérieusement à la vérité dont il s'agit , on a de la peine à revenir de l'étonnement que cause la conduite des Fideles sur cet article. Il s'agit d'être éternellement heureux ou malheureux ; & on trouve des difficultez à choisir , & on délibere ! Mais sçait-on que

les jours de cette vie sont comptez, que le nombre en est fini, & que l'Eternité n'a point de bornes ? Sçait-on que la perte de l'ame est sans ressource, que l'enfer est l'assemblage de tous les malheurs, & de tous les maux ? Sçait-on ce que c'est que d'être souverainement heureux par la possession de l'heritage celeste ? On le sçait, on y pense ; & chacun avouë qu'il faut être insensé pour penser à autre chose qu'à son salut ; & après cet aveu est-on plus sage ?

Croyons-nous cet enfer ? croyons-nous cette éternité ? croyons-nous cette recompense infinie ? Si nous ne croyons pas, nous sommes perdus sans ressource ; & si nous croyons toutes ces veritez, ne meritons-nous pas d'être punis severement, pour une indifferance, pour un dégoût même qui degenerate en mépris formel de nôtre salut, & de la felicité éternelle ?

De bonne foy, l'affaire de nôtre salut nous occupe-t-elle beaucoup ; & en nous y appliquant si peu, sur quel fondement esperons-nous d'y réussir ; nous qui jugerions qu'un homme ruinerait certainement ses affaires temporelles, s'il ne s'y attachoit pas plus que nous

nous appliquons à l'affaire de l'éternité.

Dieu nous avoit donné toute la vie pour y travailler, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir; il nous plaît d'en juger autrement; & nous prétendons tous être sauvez, quoy que nous soyons fort en peine de trouver seulement six mois entiers dans nôtre vie uniquement employez à cette seule affaire: Qui se trompe?

On risque ainsi un bonheur infini, & l'on s'expose tranquillement à un malheur éternel, qui renferme, & qui surpasse tous les autres! Nous sçavons que le tems est court, que la mort nous presse, que chaque moment peut être le dernier; & que si c'étoit icy le dernier moment, nôtre perte seroit inévitable. Ceux qui fremissent en faisant cette reflexion, seront-ils desormais moins indolens sur cette grande affaire? Nous avons fait cent fois ces reflexions effrayantes; nous sommes au bout de nôtre carrière; & l'affaire de nôtre salut est-elle beaucoup avancée? Personne ne sçait mieux que nous l'état de cette affaire; il faut croire que nous sommes sûrs du succès, puisque nous y travail-

lons si peu, puisque nous nous en mettons si peu en peine ; car si elle est encore incertaine, eh, mon Dieu, où en sommes-nous ?

Il est étrange que les gens du monde qui font paroître tant d'esprit, & même tant de bon sens dans leurs affaires temporelles, ne s'apperçoivent pas du faux raisonnement qu'ils font, lors qu'on leur parle du salut.

Ils nous mettent d'abord devant les yeux, la peine qu'il y a à se sauver dans le monde ; ils nous font des portraits si vifs, & si touchans, de la corruption du siecle ; ils sont si éloquens sur les perils inévitables qu'on y court, que nous convenons aisément avec eux, qu'on n'y a pas moins besoin d'une vertu heroïque, que dans les Maisons Religieuses ; mais lorsqu'on leur parle de la nécessité indispensable qu'il y a de se vaincre soy-même pour faire son salut, de mortifier ses passions, de suivre les maximes de JESUS-CHRIST ; enfin, de mener une vie constamment chrétienne ; alors ils nous répondent que la pratique de ces vertus ne leur convient pas, qu'elle est incompatible avec leur état.

Ils veulent qu'il n'y ait que les person-

nes religieuses qui puissent mener une vie reguliere ; que dans le monde les perils sont trop frequens , & que les maximes de JESUS-CHRIST y sont trop mal reçûës : Que conclure de là , si ce n'est, ou que le Ciel n'est pas pour les gens du monde , ce qui seroit une erreur des plus grossieres , & des plus dangereuses ; ou que les gens du monde preferent au Royaume des Cieux les vains amusemens , & les fades plaisirs de cette vie , & renoncent veritablement à cet heritage celeste , puisqu'ils refusent les conditions qui sont indispensablement imposées aux coheritiers de JESUS-CHRIST.

On convient que l'affaire du salut a ses difficultez : c'est ce que les gens du monde repetent éternellement ; & c'est de quoy on ne sçauroit disconvenir sans contredire l'Evangile , qui nous apprend en termes formels , que le Royaume des Cieux ne s'emporte que par violence , & qu'il faut faire de grands efforts pour y entrer.

Tantôt c'est un festin auquel JESUS-CHRIST invite tout le monde ; mais il faut tout quitter pour s'y trouver , & il n'y a point d'affaires , de plaisirs , de

bien-séances, ni de devoirs, qui puissent servir d'excuse.

Tantôt c'est une vigne où le Pere de famille ne veut point d'ouvriers oisifs : c'est une guerre ; combien d'attaques à soutenir, & de combats à livrer, quelle attention, quelle vigilance, contre un ennemy fin & rusé, qu'il faut toujours vaincre !

Que conclut-on de tout cela ? Sans doute que puisqu'il s'agit d'être, ou souverainement heureux, ou souverainement malheureux pendant toute une éternité, le salut dût-il coûter encore plus, il ne sera jamais trop cher. Et certes, doit-on avoir égard aux difficultés, quand la chose est indispensable ? L'affaire du salut est la plus délicate, & la plus épineuse ; il faut y travailler toute la vie pour y réussir ; & encore se trouve-t-on souvent en peine à la fin de la vie : Donc je ne dois pas perdre un moment ; tous mes soins, toute mon attention, doivent être à une affaire si importante. Si cette affaire étoit aisée, ou d'une moindre conséquence, je pourrois m'y appliquer moins. Elle est extrêmement difficile ; je dois donc y travailler sans relâche ; c'est l'affaire de l'éter-

nité ; il faut luy consacrer tout le tems.

C'est ainsi que raisonne tout homme sage : & les gens du monde raisonnent-ils ainsi ? La chose paroît incroyable ; elle est vraye pourtant : un homme paroîtroit avoir perdu le sens, qui sur une affaire de nulle consequence, raisonne-roit comme l'on fait sur le salut.

Il est difficile, dit-on, d'être sauvé : donc il faut se dispenser de cette peine. On trouve dans le monde de grands obstacles pour son salut ; il faut donc laisser aux Religieux le soin de les vaincre. L'air y est contagieux ; tout y est plein de perils ; il faut donc y être sans preservatif, & sans guide. L'affaire du salut est difficile ; il n'y faut donc pas beaucoup travailler, ou remettre à y travailler quand on n'est plus en état d'y réussir. Ce raisonnement fait pitié, & revolte l'esprit ; mais n'a-t-il jamais été le nôtre ? Et ceux qui se plaignent tant des difficultez qu'on trouve dans le monde à faire son salut, & qui cependant y travaillent si peu, raisonnent-ils mieux ?

I I I.

Le salut a ses difficultez ; & quelle autre affaire n'a pas les siennes ? Ne coûte-

L iij

t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le negoce, pour faire fortune dans toute sorte d'état? Un Officier plein d'une noble ambition, & qui fouhaite avec passion de s'avancer, s'avisa-t-il jamais de dire, il y a du danger de monter à l'affaut; il en coûte trop de faire son devoir à l'armée; laissons combattre les autres; laissons-les aller au feu, & divertissons-nous loin des perils, dans une délicieuse oisiveté, vivons dans la moleffe?

Quel homme ne sent pas les difficultez qui se trouvent dans son employ, dans le negoce, dans son état? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins? La peine en rebure-t-elle beaucoup? A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif sous pretexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires? Et dans quel rang met-on dans le monde ceux qui prennent un si méchant party? N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut pour laquelle il soit permis de n'être pas raisonnable, & dans laquelle on puisse manquer de conduite & de bon sens sans se décrier? Cependant eussiez-vous réussi en tout le reste, si vous ne faites pas vôtre salut, en vain vous fla-

tez - vous d'être sage , vous ne l'êtes pas.

Quand les difficultez qui se trouvent à faire son salut seroient encore plus grandes qu'on ne se l'imagine , y auroit-il à délibérer s'il faut les vaincre ? Mais il n'est pas vray que ces difficultez soient telles qu'on le dit. Un enfant , ou un malade trouve tout fardeau accablant ; quand on se porte bien , ce même fardeau est leger. C'est la mauvaise disposition de nôtre cœur qui nous fait trouver le chemin du Ciel si épineux , & si pénible ; quoy qu'en disent les mondains , le joug du Seigneur est doux , & sa loy est aisée : & quelle difficulté l'onction de sa grace n'adoucit-elle pas ?

Mais accordons aux lâches Chrétiens , que l'affaire du salut a ses difficultez. Ignore-t-on que c'est de toutes les affaires , celle où nous avons pour réussir plus de moyens , & des moyens plus presens , plus efficaces ? Tout peut servir au salut.

La pauvreté , & les richesses ; l'affliction , & la prospérité ; l'élevation , & l'abaissement ; la santé , & la maladie , tout peut contribuer à nous faire Saints.

Le monde ne veut point de pauvres , ni de malheureux ; l'adversité est un ob-

stacle invincible pour faire fortune ; mais se soumet-on aux ordres de la Providence ; est-on content de l'état où Dieu nous a mis ; en supporte-t-on avec patience les incommoditez , & les besoins ; le Ciel est l'heritage des affligez , & des ames humbles. L'adversité sanctifiée par un bon usage , est le gage le plus certain de nôtre predestination. Un état vil & obscur , a de grands avantages pour le Ciel ; les mépris , les pleurs , les infirmités , sont des sources de bonheur pour l'autre vie ; & pour l'affaire du salut , on peut dire que celuy-là est le plus habile qui sçait le plus souffrir pour Dieu. Qui est-ce qui manque durant cette vie , de ces moyens ; & qui peut s'excuser en ce point sur sa pauvreté , & sur son peu d'adresse ?

Il faut du genie , de l'habileté , de l'appuy pour réussir dans les affaires temporelles : Icy la simplicité peut être regardée comme un des principaux talens ; heureux ceux qui sont pauvres d'esprit , dit le Seigneur , car le Ciel leur appartient comme leur heritage.

Etes-vous élevé en dignité , êtes-vous riches ? Quels moyens n'avez-vous pas d'être Saint en faisant un bon usage de

vôtre autorité, & de vos tresors. Il n'est point d'état, point de situation, ni de disposition, où l'on se trouve; point d'évenemens particuliers de nôtre vie qui ne puisse contribuer à nôtre salut. Trouvez une condition dans le monde où les biens & les maux, la prospérité, & les disgraces soient également des moyens de faire fortune?

L'ennemy de nôtre salut, comme un Lion rugissant, ou comme un serpent adroit & subtil, peut bien tourner sans cesse autour de nous; mais avec toute sa fureur, avec tous ses artifices, il ne peut nous nuire si nous ne le voulons pas. Dans les affaires temporelles ne pouvons-nous être supplantez qu'autant que nous y consentons? Et si en matiere de salut nous ne pouvons être vaincus sans le vouloir, avons-nous à nous en plaindre?

Mais y eût-il de plus grands obstacles dans le chemin du Ciel; tout l'enfer redoublât-il ses efforts contre les serviteurs de Dieu; le monde dût-il faire naître de nouvelles difficultez, ou employer de nouveaux charmes; la grace qui ne nous manque jamais dans le besoin, n'est-elle pas plus forte, que tous les

efforts de l'ennemi ; ne sçait-elle pas applanir toutes les inégalitez , & vaincre les plus grands obstacles ?

Si l'on avoit , pour s'avancer dans le monde , autant de moyens aussi presens , & aussi efficaces , que nous en avons pour nous faire Saints , y auroit-il beaucoup de malheureux ? & perdrait-on beaucoup de procès , s'il ne dépendoit que de nous de les gagner ?

Eh , Seigneur , on seroit heureux dans le monde , si après des années entieres d'étude , de sollicitations , de fatigues , on trouvoit quelque expedient pour venir à bout de ses desseins : tout nous est un moyen present & sûr de faire nôtre salut , & l'on se plaint qu'il en coûte trop d'être sauvé , qu'il est trop difficile d'être Saint ; quoy qu'en effet il en coûte plus pour ne le pas être.

Helas ! après avoir remué bien des machines dans le monde , après avoir fait joüer bien des ressorts , après avoir pris bien des mesures , souvent un accident fait tout échoüer , un contre-tems trouble , & déconcerte toutes nos vûës. Il n'en est pas de même pour le Ciel : c'est nôtre seule mauvaise volonté qui rend inefficaces les moyens du salut que

Dieu nous presente. Si nous sommes damnez, nous n'en devons accuser que nous-mêmes, & nôtre negligence. Mais est-il possible que des hommes qui s'aiment si fort, negligent une affaire d'une si grande consequence? Helas! l'affaire du salut est proprement la seule qu'on neglige; & ceux qui se plaignent le plus qu'elle est trop difficile, n'y ont peut-être pas travaillé un seul jour.

On ne manque à rien de tout ce qui ne nous regarde pas; ce ne sont proprement que les affaires des enfans, des amis, des heritiers; en un mot, les affaires d'autrui qui nous occupent: nous ne manquons qu'à ce qui nous concerne. Mais, mon Dieu, que nous importe que ceux qui viendront après nous soient puissans, soient à leur aise, si nous sommes condamnez au feu éternel?

De l'Eternité malheureuse.

I.

On parle tant de cette Eternité malheureuse, conçoit-on bien ce que c'est qu'être damné pour une éternité?

A force d'en entendre parler on s'accoutume insensiblement à ce mot, & à